LETTRE

A M. L'ABBÉ B.***

Sur ce qu'il a ſigné une pétition à l'Aſſemblée Nationale, relative au tranſport de Voltaire.

Je ſuis, Monſieur, comme pluſieurs de vos amis, dans l'étonnement & la douleur, depuis que j'ai vu votre nom au bas d'une pétition à l'Aſſemblée Nationale, relative au tranſport de Voltaire. Quoi, Monſieur, vous & d'autres gens de bien avez pu ſigner une telle piece? Vous avez pu conſentir au tranſport des cendres de Voltaire dans l'égliſe de Sainte Geneviéve, & dire à ceux qui l'ont ordonné : *nous ne voulons ni ne devons réſiſter à vos décrets ?* Si vous ne l'avez pas voulu, vous avez fait une grande faute; & ſi vous croyez que vous ne le deviez pas, vous êtes dans une grande erreur; il falloit vous taire ſur ce décret, ou en dire ce qu'il méritoit. Vous deviez le regarder comme impie, & le traiter comme tel : & jamais il n'y eût adulation plus lâche & plus honteuſe que celle qui

vous a dicté ces paroles pleines de bassesses : *nous ne voulons ni ne devons résister à vos décrets*, lorsque vous deviez y résister, en vous élevant contre.

Qui vous a donc fasciné les yeux pour vous empêcher de voir tout ce que ce décret a d'irreligieux & de révoltant pour des ames chrétiennes ? Au centre du royaume, au sein de la capitale, s'élevoit un édifice que le vœu de toute la nation avoit consacré au Très-haut, avant même que les fondemens en fussent jettés. Toute la France attendoit avec une religieuse impatience qu'il fût achevé, pour en ratifier l'oblation par une consécration plus solemnelle. Depuis longtemps on lisoit sur le frontispice ces paroles : *Au Dieu très-bon, très-grand, sous l'invocation de Sainte Geneviéve.* Et voilà que tout-à-coup la nation déclare qu'elle regrette sa sainte libéralité, & que se repentant de sa piété passée, elle veut reprendre au Dieu jaloux l'offrande qu'elle lui a faite. Elle révoque la destination réligieuse de cet édifice, & le consacre à des usages profanes & plus que profanes.

Hélas ! Monsieur, Dieu n'a pas besoin de nos biens, mais nous avons besoin de ses dons ; & qu'allons-nous donc devenir, s'il nous retire ses bienfaits, comme nous le méritons, en révoquant

nos vœux & nos offrandes? Et au lieu de réclamer puiſſamment contre cet attentat, ou d'en gémir du moins en ſecret, vous oſez dire aux auteurs de cette ſacrilége ſubſtitution : *nous ne voulons ni ne devons réſiſter à vos décrets*. Vous applaudiſſez donc à la fureur impie de ceux qui ſe réjouiſſent ſur les ruines de tous les monumens religieux? vous partagez au moins la criminelle indifférence de ceux qui voient d'un œil ſec diſparoître du milieu de nous tous les témoignages de notre chriſtianiſme. Vous trouvez bon que le ſiecle s'enrichiſſe des dépouilles de la piété, & que cette philoſophie, qui a corrompu ſourdement la France, y ait enfin ſes trophées, ſes temples & ſes autels.

Si du moins vous euſſiez gardé un ſilence prudent ſur cette déplorable conquête, on eût pu croire qu'elle rempliſſoit votre ame d'amertume, & que par des larmes répandues dans le ſecret, vous tâchiez d'expier cette inſulte publique faite à la majeſté du Dieu vivant. Mais parler de ce décret pour déclarer que *vous ne voulez ni ne devez y réſiſter*, c'eſt l'effet ou du plus profond aveuglement, ou de la plus inſigne lâcheté.

Quelles ont donc été vos penſées & vos ſentimens, lorſque d'après cette loi, qui vous ſem-

ble ſi vénérable, vous avez vu arracher du fronton de l'édifice cette inſcription, que juſqu'alors on avoit regardée comme l'expreſſion du vœu de toutes les parties du royaume? Admirateur de l'Aſſemblée Nationale, votre reſpect pour ſes décrets a-t-il donc étouffé dans votre ame tout ſentiment de religion pour vous rendre inſenſible à cette audace ſacrilége qui défend à Dieu de prendre poſſeſſion de ce qui lui a été offert, & qui en tranſporte le domaine aux ennemis de ſon nom & de ſon culte?

Car quelle eſt la divinité à laquelle on conſacre ce que l'on enleve ainſi au Dieu jaloux? C'eſt à préſent que cette philoſophie impure & ſacrilége, qui depuis long-temps forme les François à l'impiété & au libertinage, peut ſe glorifier de ſes victoires & de ſes conquêtes ſur la religion. C'eſt à Voltaire que ce temple eſt conſacré, non-ſeulement malgré ſon impiété, mais à cauſe de cette impiété même. On lui aſſociera quelques hommes célebres, afin de faire croire aux ſots que c'eſt le génie & les talens que l'on prétend honorer. Mais dans le fond, c'eſt l'impiété & la licence que l'on veut faire triompher; & ce ſont là les vrais titres de Voltaire aux honneurs qui lui ſont décernés. Si c'eût été au génie que l'on eût voulu rendre hommage,

ce n'étoit pas, à beaucoup près, par Voltaire qu'il falloit commencer; & si c'étoit les talens utiles que l'on prétendoit récompenser, on ne devoit pas même penser à lui.

Quel service cet homme a-t-il rendu à la patrie, & quel foible dédommagement lui a-t-il donné pour tout le mal qu'il lui a fait? Quelle vérité importante a-t-il découverte? quelle matiere a-t-il approfondie? quelques phrases sur la tolérance, où le faux est mêlé avec le vrai; quelques déclamations contre le fanatisme, accompagnées de traits calomnieux contre la religion, & de plaisanteries contre les bonnes mœurs: Sont-ce là des services assez importans pour avoir droit à la reconnoissance la plus vive & aux honneurs les plus distingués?

Mais je veux qu'il en ait rendu de plus réels & de plus effectifs, le scélérat ne les a que trop fait payer. Son mérite essentiel est d'avoir été le plus dangéreux de tous les écrivains, le plus habile de tous les empoisonneurs. Il a épuisé toute la fécondité de son imagination, toutes les ressources de son esprit, pour rendre le vice aimable & la religion ridicule. Il a su mieux que personne le secret d'ensorceler ses lecteurs; il a excellé dans l'art de séduire; il est le tentateur de quiconque ose le lire, le docteur de la corruption,

les délices de tous les hommes corrompus. Par lui les vieillards ont appris à rougir de leurs vertus, & les jeunes gens à avoir honte de leur innocence. En un mot, que l'on considere l'état morale de la France, les iniquités qui l'inondent, la profondeur des vices qui y regnent, l'abondance des crimes qui s'y commettent, voilà son ouvrage ; il y a contribué plus que chacun des autres écrivains impies, plus que tous les autres ensemble ; & jamais homme n'a fait autant de mal.

Ah! quels progrès rapides & malheureux n'avons-nous pas faits depuis quelques années. En 1778 Voltaire ne peut obtenir à Paris les honneurs de la sépulture ; & en 1791, il rentre triomphant dans cette capitale ; il y occupe la premiere place dans un temple : & ce qui est plus déplorable, la Nation entiere concourt, par ses représentans à cette monstrueuse apothéôse : & ce qui met le comble à tant de maux, des hommes qui passent pour religieux, baissent lâchement la tête sous un tel décret, & se font un devoir de ne s'y pas opposer : *Nous ne voulons ni ne devons résister.* O temps! O mœurs!

Quel est donc l'objet de votre sotte pétition? Elle se réduit à demander que le transport soit moins pompeux. Eh! qu'importe le plus ou le

moins de cérémonial, lorfqu'en foi la chofe eft mauvaife ? Des journaliftes, d'ailleurs très-méprifables, fe font moqués de vous, & ils ont eu raifon : ils ont mis en parallelle ce nom (1), qui jadis étoit comme le fymbole de la fermeté & du courage, avec cette criminelle indulgence pour des décrets qui méritoient d'être repouffés par une improbation éclatante & univerfelle; & votre lâcheté leur a fait pitié. Que cet exemple vous apprenne que l'on ne travaille ni utilement pour fa caufe, ni honorablement pour fa perfonne, en appelant au fecours de la religion les timides ménagemens d'une politique humaine; parce qu'en molliffant contre des excès intolérables, on encourt tout-à-la-fois & le mépris des gens du monde, & la cenfure des gens de bien. Si aulieu de ce ton d'adulation pour une Affemblée, dont la religion a tant à fe plaindre, vous euffiez employé ce langage mâle & vigoureux qui fied fi bien à des chrétiens, & mieux encore à des prêtres qui combattent pour la caufe de Dieu, vos réclamations auroient été plus impofantes; avec plus de vérité, elles auroient pu avoir plus d'efficace; en

(1) Janfénifte.

tout cas vous auriez acquitté ce que la religion outragée avoit droit d'attendre de vous. Mais après avoir cédé l'eſſentiel, c'eſt bien envain que vous diſputez pour des acceſſoires; & encore le faites-vous d'une maniere qui reſſent plus la niaiſerie que la modération.

Vous parlez froidement des diſtinctions accordées par l'Aſſemblée à M. de l'Epée & à M. Mirabeau : vous faites une accolade aſſez ridicule de ces deux hommes qui ſe ſont ſi peu reſſemblés en ce monde, & qui certainement ne ſe rencontreront pas dans l'autre. Vous avez la bonté de ne trouver aucune *diſconvenance* dans les honneurs rendus à Mirabeau, parce que ſans doute l'impiété & la ſcélérateſſe ne ſont que de légeres taches dans un champion de la révolution. Puis en parlant de Voltaire, vous demandez bénignement s'il eſt *décent* que les jeunes étudians contribuent à honorer le corrupteur de la jeuneſſe. Vous touchez légérement ſon caractere adulateur, vous croyez avoir fait un grand coup en diſant qu'il ne *ſeroit pas au niveau de la révolution.* Hélas! Monſieur, la révolution eut pû être heureuſe, ſi nous n'euſſions pas été un peuple ſi corrompu; & la corruption qui l'a rendue funeſte à l'égliſe & à l'état, eſt, en grande partie, l'ouvrage de ce Coryphée des impies. Il a

appris à fecouer le joug falutaire de la foi, à fe rire & des promeffes & des terreurs de la vie future : & que peut-on attendre d'hommes qui n'ont pour l'éternité ni craintes ni efpérances ?

Vous avez raifon de dire que *les auteurs de cette fête offrent aux prêtres non affermentés un veritable triomphe*, *aux affermentés un déplaifir amer*, *& qu'ils laiffent manier à vos adverfaires cet argument*: *les amis de la Conftitution ne le font pas de la religion.*

Cet argument eft calomnieux, dites-vous ; mais qu'avez-vous à y répondre ? n'eft-ce pas l'efprit d'impiété qui a dicté le décret qui décerne de tels honneurs à un tel monftre ? Ne faut-il pas que les François aient une confiance bien aveugle en leurs repréfentans, & qu'eux-mêmes foient bien dignes d'être ainfi repréfentés, pour applaudir à un tel fcandale ? Ne faut-il pas que le zele révolutionnaire ait étrangement troublé les cerveaux, pour faire refpecter ce décret abominable, & mettre dans la bouche d'un prêtre ces étonnantes paroles : *nous ne voulons ni ne devons réfifter.* Où font donc, dans cette multitude de foi-difans patriotes, les amis de la religion ? Sont-ce les auteurs de cette tranflation glorieufe d'un homme qui, de votre aveu, n'a pas eu de

prétention plus marquée que celle de rivaliser avec le divin fondateur du chriſtianiſme? Sont-ce les lecteurs qu'il a ſéduits & pervertis, & qui dans l'ivreſſe de leur joie, croyent voir la religion captive attachée à ſon char de triomphe? Sont-ce les admirateurs de cet homme déteſtable qui lui pardonnent tous ſes vices & tous ſes crimes, en conſidération de ſes talens? Vous-même, Monſieur, & ceux qui ont ſigné avec vous cette pétition, vous y montrez-vous amis de la religion, ou quelle amitié eſt donc la vôtre? Ah! ſi elle n'avoit pas d'autre défenſeurs, elle périroit dans des mains auſſi foibles & auſſi lâches.

Je bénis Dieu de ce qu'il m'a préſervé de cette ſéduction qui fait recevoir avec tranſport des décrets dignes d'être repouſſés avec horreur; mais je le bénis doublement, en conſidérant en vous les triſtes effets de cette préoccupation. Si l'on vous eût dit, il y a deux ans, que la plus belle baſilique de la capitale deviendroit le réceptacle des impies les plus ſignalés, que l'on chaſſeroit des temples Dieu & ſes Saints, pour y placer ſes ennemis les plus furieux, & que vous, Monſieur, regarderiez comme un devoir de ne pas vous élever contre un tel ſcan-

dale; vous n'auriez pas pu croire tant de mal de vous. Voilà pourtant où vous en êtes venu. Que cet excès, du moins, ferve à vous ouvrir les yeux fur vos fautes & fur vos dangers. Je le fouhaite de tout mon cœur, & dans cette efpérance, je fuis,

Monfieur,

Ce 23 Juillet 1791.